

Des histoires sorties de nulle part

Guyline Massoutre

Number 97 (4), 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26015ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Massoutre, G. (2000). Des histoires sorties de nulle part. *Jeu*, (97), 118–121.

GUYLAINE MASSOUTRE

Des histoires sorties de nulle part

Il y a des « premières » qui le sont davantage que d'autres. Parlons des premières fois, où l'inconnu dirige le regard, le senti, les perceptions. C'est le défi toujours entier des Coups de théâtre, le défi des comédiens, des metteurs en scène, et même des chorégraphes, invités depuis quelques récentes éditions au festival. Première sortie, souvent, pour les jeunes spectateurs, qui se feront une idée du théâtre, à cette occasion, comme leur maison intérieure dont l'éducation jette les fondations peu à peu. Premières évocations magiciennes, narrées à partir de rien : du papier, dans *Histoire de visages* ; des jeux physiques, dans *le Soleil des innocents* et *Jeux de fous* ; quelques jeux de lumière et une grande robe de voile, dans *Hansel and Gretel* ; un univers sonore, dans *Trinité*. Premières images en direct, concurrentes avec le monde omniprésent de l'autre illusion, la froide et sonore illusion, le divertissement télé.

Les enfants n'ont pas toujours été attentifs à l'habileté de Madame Papier, dans *Histoire de visages* de Horta van Hoye. Avec un grand rouleau de papier blanc qu'elle chiffonnait rapidement, elle a pourtant fait surgir une armée de grands personnages aux allures grotesques, des masques de vieux souriants, grimaçants, étranges et sympathiques. Les voilà bientôt suspendus à une corde à linge, ballottant doucement. Les enfants ont-ils peur des rides et des plis, aggravés par les ombres, sur un visage inanimé et fané ? Était-ce un brin d'accent qui gênait la communication, établie en plusieurs langues, plus minimales qu'articulées, pourtant nécessaires pour soutenir l'affection de la narratrice envers ses énormes poupées dépliées ? Visages clownesques, présence fripée, ces pantins inusités ont grandi sous nos yeux comme une forêt abstraite. Sévères et câlins, ils penchaient les uns vers les autres comme un monde autonome et carnavalesque. Sans gadget, cet univers minimalement humain procède d'un talent de manipulations ; rien d'autre. Au fur et à mesure de leur fabrication sous nos yeux, l'actrice-sculpteuse déplaçait ses créatures loufoques avec bonhomie, arborant en leur compagnie un air singulièrement identique à l'expression de ses vieux. Miroir, dis-moi ce qui est le plus vrai ! Quand, à la toute fin, une myriade de couleurs les illumine, projetant des éclats de vitraux sur leurs faces froncées, habillant soudain leurs grands corps efflanqués, on a été

Jeux de fous. CHORÉGRAPHIE : PAUL-ANDRÉ FORTIER. COSTUMES : CARMEN ALIE ET DENIS LAVOIE ; MUSIQUE : GAÉTAN LEBCEUF ; ÉCLAIRAGES : JEAN-PHILIPPE TRÉPANIER ; RÉPÉTITRICE : GINELLE CHAGNON. AVEC EMMANUEL JOUTHE, ÈVE LALONDE ET IVANA MILICEVIC. PRODUCTION DE FORTIER DANSE-CRÉATION (MONTRÉAL).

Le Soleil des innocents. TEXTE ET CHORÉGRAPHIE : JACQUES FARGEAREL. SCÉNOGRAPHIE : STÉPHANE COCHET ; COSTUMES : ROSA GIMARES ; ÉCLAIRAGES : BRUNO MONTEUILLARD ; CONCEPTION SONORE : ALTIM. PRODUCTION DE LA COMPAGNIE DU SILLAGE (FRANCE).

Trinité. CHORÉGRAPHIE ET DANSEURS : JACQUES MOISAN, HAROLD RHÉAUME ET CATHERINE TARDIF. CONCEPTION SONORE : MICHEL F. COTÉ ; ÉCLAIRAGES : ROBERT GAUTIER. PRODUCTION DE JACQUES MOISAN, HAROLD RHÉAUME ET CATHERINE TARDIF (MONTRÉAL).

Histoire de visages. TEXTE, MISE EN SCÈNE ET INTERPRÉTATION : HORTA VAN HOYE. MUSIQUE : MELA MEIERHANS. PRODUCTION DE HORTA VAN HOYE (SUISSE).

Hansel and Gretel. TEXTE DE J. GRIMM, ADAPTATION DU GROUPE 38. MISE EN SCÈNE : HANS RONNE ; SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES : GITTE BAASTRUD ; ÉCLAIRAGES : KIM KIRKEBY HANSEN ; MUSIQUE : SOREN SONDBERG. AVEC BODIL ALLING ET SOREN SONDBERG. PRODUCTION DU EGNSTEATRET GROUPE 38 (DANEMARK).



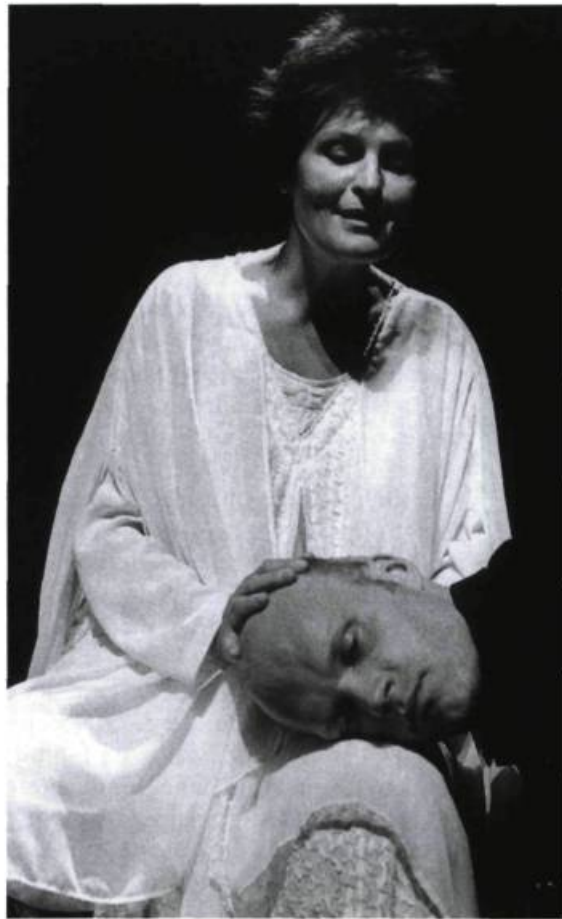
Histoires de visages de Horta van Hoye (Suisse), spectacle invité aux Coups de théâtre 2000. Photo : Bernhard Fuchs.

vibrant, grinçant quand il faut, son récit nous emballait juste assez pour soulever le public et le contrôler à volonté, comme hypnotisé, dompté, apprivoisé. Le thème de la faim touche encore beaucoup nos enfants. Nos petits urbains connaissent son impatience, son urgence, sa gravité. Et ils s'éveillent à son pendant, la gourmandise des bonbons sucrés, colorés, attirants à souhait. L'eau vient à la bouche, quand on évoque avec talent les délices du palais. En l'occurrence, c'est le musicien qui se goinfre, pendant que les petits du conte meurent de faim : ce gag tout simple mais très efficace n'a pas passé inaperçu. Et puis, n'y a-t-il pas, toujours lovée, la crainte d'être dévoré, croqué par la méchanceté, par l'inconnu de la forêt, par la sorcière noire, par la cuisinière obsédée de friture grasse, de four brûlant et de déjeuner copieux ? Les enfants ne veulent pas être pris dans des cages, même pas le temps d'une histoire : il leur faut une délivrance prompte, un ailleurs meilleur, un soulagement à cet appétit qui exige son dû, comme l'ogre le sang, le loup le Chaperon et la grand-mère, le Minotaure son lot de jeunes gens. Le sacrifice de l'enfant, du fond des âges obscurs, est toujours latent parmi nous.

transportés dans l'art de la scène le plus ancien, celui des décors géants et des personnages sortis de l'imagination débridée. Leur conversation a laissé passer un murmure porté par le vent, aussi absurde que ces choses légères, déjà toutes prêtes à se diriger vers la corbeille et à leur destin de néant. Le propos s'avère sans âge : quel beau songe sur la vie éphémère et sur l'invisible qui nous entoure.

Le conte à son paroxysme

Qui ne connaît pas *Hansel et Gretel* ? Le sel de Grimm doit encore tout à celui ou à celle qui raconte ses histoires. L'actrice Bodil Alling, accompagnée d'un musicien au clavier, perchée sur un tabouret, sans autre décor qu'une projection de lune et quelques reflets, a campé ce conte à merveille. Plaisir de voix, plaisir de jeu, tout doux mais



Hansel and Gretel du Egnsteatret Gruppe 38 (Danemark), spectacle présenté aux Coups de théâtre. Photo : Jan Rüz.

C'est pourquoi de tels contes, joliment interprétés, sont assurés du succès. De plus, lorsque l'actrice déploie sa robe, qui sert de toile de projection, comme une aile de chauve-souris, elle attire sur elle le feu menaçant, l'oiseau de proie, le filet mortel qui menacent Hansel et Gretel. Le ventre dévoreur est tout près ; l'intensité de l'histoire est alors portée à son paroxysme. On s'envole avec l'actrice dans la catharsis, pour ressortir, heureux et un peu troublés, de l'aventure éprouvante. On n'aurait jamais cru voir autant, en si peu de temps.

Gestes et mouvements

Le versant « danse » a été un beau moment de théâtre pour les adolescents. Les représentations ont été menées intelligemment : les jeunes ont eu l'occasion de rencontrer chorégraphes et danseurs dans leur école, avant de voir le spectacle. La réussite du contact avec ce public tient essentiellement à cette initiative, qui permet aux spectateurs de comprendre, d'orienter leurs regards et leurs champs d'intérêt. Ils sont surpris de voir de jeunes interprètes – un peu moins jeunes qu'eux, mais à peine, dans le cas du spectacle de Jacques Fargearel – s'exprimer sur leur performance, sur le processus de création de l'œuvre contemporaine, sur le plaisir de danser. La dynamique qui fait naître le spectacle leur devient accessible, et ils y participent volontiers à leur tour, notamment en posant mille questions aux interprètes, lors des rencontres qui ont suivi la performance. La musique, dans ces pièces, joue également un rôle essentiel : elle doit plaire, retenir, séduire. Gaétan Lebœuf, dans *Jeux de fous*, l'a parfaitement compris. La vivacité des mouvements doit aussi tenir l'attention captive et ramener la grande mobilité caractéristique de cette tranche d'âge. Pari gagné.

Jeux de fous, de Paul-André Fortier, a été présenté dans différentes villes canadiennes. Aux Coups de théâtre, le public a été fasciné par les trois jeunes danseurs, frais diplômés de l'Université du Québec à Montréal. La jeunesse des interprètes – Emmanuel Jouthe, Ève Lalonde et Ivana Milicevic – dégage un charme propre ; les mouvements ont une grâce incomparable, surtout les portés ; la danse s'y fait promptitude, fragilité, joie pure des arts bruts de la rue. Une thématique traverse la pièce : une rivalité complice s'établit entre les deux filles, dans laquelle se glisse le garçon ; une confrontation amicale et provocante s'ensuit, que le jeune public reconnaît aisément. La scénographie, avec un fond de scène métallique – une rampe court et sert de plate-forme et de banc –, joliment éclairé par Jean-Philippe Trépanier, agrandit l'espace d'où les interprètes s'avancent vers nous comme des chiens fous, comme des conquérants, dans d'incessants jeux de corps qui empruntent ceci aux arts de la rue et cela à la danse contemporaine. Fortier s'y est fait inventif, tout tourné vers le monde de ces jeunes gens, avec leurs passions brusques et leurs sautes d'humeur, leurs



Jeux de fous de Fortier
Danse-Création, chorégraphie de Paul-André Fortier créée en 1998 et présentée aux Coups de théâtre 2000.
Sur la photo : Ève Lalonde, Ivana Milicevic et Emmanuel Jouthe. Photo : Michael Slobodian.

gestes durs et tendres alternés ; lorsqu'il fait danser les filles avec un collant rouge sur la bouche et les yeux également voilés, la salle murmure, tendue par l'imminence de la rébellion : le geste libérateur soulage en chœur. Chaque interprète s'y déploie sous un jour qui le met en valeur, en beauté, sans concession à une uniformité standardisée ni à une anarchie individualiste. Bouderie, sottise légère et humour planent comme autant de moments heureux, récurrents. Les mouvements au sol ramènent près de l'enfance, jamais très loin. On sort du spectacle émerveillés de tant d'états candidement évoqués et stimulés par une énergie revigorante, optimiste, directement transmise par ces « jeux de fous ».

Le Soleil des innocents partage des qualités avec le spectacle précédent. L'observation des jeunes y sonne juste. Ici, une dramaturgie guide plus nettement la chorégraphie : il s'agit des relations d'un jeune homme avec un homme jeune qui pourrait être son grand frère, son initiateur. Les arts martiaux servent de langage à un combat dirigé tantôt par l'un, tantôt par l'autre danseur. Le décor, des lumières éclairant des pans verticaux comme autant de colonnes et de cloisons, transformant l'espace. On avait déjà vu le jeune danseur dans une précédente production de Fargarel, à Montréal ; il avait alors douze ans ; à l'aube de sa majorité, il danse encore, mais explique, après la performance, qu'il n'en fera pas son métier. Pour lui, la danse est un des modes de la vie, et la vie, un monde à vivre comme en scène.

Le Soleil des innocents de la Compagnie du Sillage (France), programmé aux Coups de théâtre. Photo : Philippe Fleuroux.

Quant à *Trinité* de Catherine Tardif, Harold Rhéaume et Jacques Moisan, un ensemble de trois solos sur un thème commun, il n'a pas semblé rejoindre le public visé. Trop excentrique pour être compris, trop désarticulé pour de la danse, trop

plein de tics et de caricatures d'on ne sait quoi, il passait difficilement la rampe, ce qui devrait nous rappeler le devoir de faire sens et de construire une œuvre. Mais l'expérience est nécessaire. Qu'on songe, dans un tout autre genre, au succès de *Duos*, extraits de pièces de Ginette Laurin proposés au public de la Maison Théâtre en février 2000, qu'on songe à ce que de jeunes yeux reflètent de beauté dans une telle expérience, qui a respecté leur capacité d'attention sans concession, et on se convaincra que la danse contemporaine, lorsqu'elle est forte, attire les vieux de cinq ans comme les jeunes de quinze fois cinq ans. j

